

LES COMMUNISTES AVANT MARX



Kirk Douglas, dans
SPARTACUS



Thomas
MUNZER



Gracchus
BABEUF



Claude Henri de Ronvroy
comte de SAINT-SIMON



William
WINSTANLEY



Robert
OWEN



Charles
FOURIER



Pierre-Joseph
PROUDHON



Auguste
BLANQUI



Karl
MARX



Friedrich
ENGELS

LES COMMUNISTES AVANT MARX

LE COMMUNISME, UNE IDÉE QUI VIT AVEC L'HUMANITÉ

La bourgeoisie ne cesse de tuer Marx. L'idée que les idées de Marx sont maintenant dépassées est une rengaine qu'elle ne cesse de sortir et de ressortir. Cela a été le cas après l'écrasement de la Commune de Paris en 1871, puis en 1914 quand le mouvement ouvrier a sombré dans la collaboration de classe avec la bourgeoisie. Aujourd'hui, l'effondrement des régimes politiques dans les pays de l'Est, puis l'effondrement de l'URSS ont été de nouvelles occasions pour les journalistes de leur société de tuer Marx une n.ième fois.

Alors il faut croire que Marx est indestructible. C'est que ses idées, celles de la possibilité d'une société communiste, sont enracinées bien plus profondément que cela. Son combat a commencé bien avant lui. En fait, l'idée de communisme est une idée aussi vieille que la société humaine.

Au départ, ce n'est pas une idée, c'est une réalité concrète, c'est la solution que trouve l'espèce homo pour vivre en société. L'homme fonctionne sans exploitation, sans police pour régler les problèmes internes au groupe social, bref sans État. On a pu étudier quelques petits groupes humains qui ont subsisté jusqu'à récemment sur ce mode d'existence. Les gens y ont un tempérament doux. Les problèmes se règlent démocratiquement, par une sorte d'assemblée générale du clan ou de la tribu où toutes les voix comptent sans discrimination. Et le travail n'est pas une charge écrasante : en moyenne chacun travaille deux à trois heures par jour. Même les premières villes connaissent ce mode de vie, sans propriété privée, sans division de la société en riches et pauvres, exploités et exploités, sans Etat. Celui-ci ne deviendra nécessaire qu'avec le basculement vers le mode de vie que nous connaissons encore aujourd'hui. Mais le changement ne se fera pas sans résistances, sans retours en arrière.

Les privilégiés devenant des possédants, ils accroissent leurs privilèges, en s'appuyant sur un État de plus en plus perfectionné. Bref, l'ancienne société communiste primitive va être partout battue par la nouvelle société de classes.

Du coup, ce sont ceux qui se retrouvent en bas de l'échelle sociale qui vont garder la vieille idée communiste. C'est en leur sein qu'elle va subsister, et c'est aux sommets de la société que depuis 6 000 ans, on nous répète inlassablement que le communisme est mort, et que la propriété des riches est le meilleur des moteurs de ce monde.

Pour tuer cette idée, les puissants n'ont cessé de perfectionner leur technique. Les États se sont sophistiqués. On y a divisé le travail pour qu'ils soient à la fois plus efficaces et moins voyants. C'est pour cela qu'il y a en France les polices municipales, nationales, la gendarmerie, les polices politiques, les polices anti-émeutes, les C.R.S., les polices secrètes,

etc.... Tout cela est l'héritage des premières bandes d'hommes armés qui sortaient de la préhistoire.

Depuis 6 000 ans, le monde a considérablement évolué. Les techniques, de rudimentaires sont devenues elles aussi extrêmement sophistiquées et complexes. L'économie du coup s'est considérablement développée. La société a encore été bouleversée par les nouvelles activités de l'homme, de nouvelles façons de produire. La concentration, si visible avec l'ouvrier des grands centres industriels, est devenue essentielle. Surtout, les phases multiples de la production ont multiplié les liens entre les hommes.

Parallèlement, les idées des hommes ont subi bien des bouleversements. Mais l'idée du communisme, elle aussi, s'est perpétuée et développée. Et c'est cette histoire que nous allons évoquer ici.

Pendant longtemps, c'est en quelque sorte au nom d'un retour en arrière que les opprimés vont se battre. Mais en même temps, vont germer des idées sur une société d'avenir. Jusqu'à Marx qui réalise une nouvelle synthèse, gardant toutes les idées généreuses, mais se battant pour que le combat soit mené de façon moderne, non plus en rêvant à de vieux idéaux hérités dans nos têtes, mais en étudiant les forces et les faiblesses de la société elle-même.

L'idée du communisme, c'est-à-dire tout simplement d'une économie qui ne soit pas partagée entre riches qui s'enrichissent et pauvres qui s'appauvrissent, est une idée naturelle, et c'est pourquoi elle réapparaît aussi bien sous l'esclavage, sous le servage, sous le salariat capitaliste actuel.

Sous l'Empire romain, cette idée a failli faire vaciller tout l'Empire. Depuis que le capitalisme est en place, le communisme ouvrier a ébranlé deux fois au moins l'ensemble du système ; lors de la révolution russe de 1917 et des révolutions d'Europe centrale qui l'ont suivie ; puis au lendemain de la monstrueuse crise de 29, avec le point culminant de 1936 notamment en Espagne.

Depuis que des poignées d'hommes riches et puissants ont inventé de diviser les êtres humains en couches, en castes, en classes, depuis qu'ils ont inventé des manières « *civilisées* » ou barbares d'exclure une partie de l'humanité des fruits de leur travail, il est absolument certain que les pauvres et les exclus ont aspiré à avoir une vie meilleure et à être libre.

Ces aspirations ont pris des formes diverses suivant les périodes et les pays : des révoltes violentes, des tentatives pacifiques de construire en des lieux isolés un monde meilleur et une nouvelle société. Les pauvres révoltés par le désordre de la société dans laquelle ils vivaient ont fait beaucoup de tentatives pour créer des sociétés, où les biens étaient mis en commun entre tous, sans propriété privée.

Mais les témoignages sont très peu nombreux car il s'agit de l'histoire des pauvres et le réflexe des classes supérieures qui se sont réservé également la culture, est de les mépriser, de ne même pas les enregistrer. Quand on trouve quelque chose, ce sont presque uniquement des témoignages écrits par ceux qui ont combattu ce qu'entreprenaient les pauvres. Les récits sont donc marqués par la frayeur qu'ont eu les riches de voir chanceler leur monde et sont très hostiles à ce qui a été entrepris.

Voici néanmoins quelques uns de ces moments, où l'idée d'une vie où les activités sociales sont fondées sur la communauté des biens, l'idée communiste, s'est concrétisée.

SPARTACUS (71 avant J.-C. ; Italie)

LA RÉVOLTE DES ESCLAVES QUI MENACE ROME

Les premières révoltes vont avec les premiers pauvres. Celle qui a laissé des traces dans la mémoire est celle dirigée par Spartacus. Elle a lieu vers l'an 70 avant Jésus-Christ en Italie, et marque la fin des grandes révoltes d'esclaves qui ont eu lieu à cette époque en Italie ou en Sicile.

En effet avant Spartacus, par deux fois en Sicile des esclaves se sont révoltés et ont organisé de véritables royaumes à eux. Le premier royaume, avec à sa tête un esclave, s'étendait de l'est à l'ouest de la Sicile, défendu par une armée d'esclaves de 200 000 hommes. Il a duré sept ans avant que les armées romaines en viennent à bout.

Ces révoltes se sont produites au moment où l'État romain est en train de bâtir un grand empire sur tout le pourtour de la mer Méditerranée s'étendant en Grèce, au Moyen-Orient, et en Afrique du Nord. Cet empire est bâti sur l'exploitation du travail des esclaves, qui font partie au même titre que les boeufs et les chariots, du matériel nécessaire au travail de la terre. Appartenant corps et biens aux propriétaires, sans aucun droit, les esclaves produisent toutes les richesses de la société romaine.

Au cours de l'été 73 avant J.-C. donc, soixante-dix gladiateurs de Capoue s'échappent et gagnent les pentes du Vésuve, le volcan éteint à côté de Naples, où ils se préparent à la résistance.

De tous les esclaves, les gladiateurs sont les plus méprisés. Leur seule utilité était d'offrir le spectacle de leur mort lors de combats dans les arènes organisés pour les Romains. Les gladiateurs sont élevés, dans le but de s'entre-tuer, dans des centres spéciaux. Et c'est dans un de ces centres, à Capoue dans le sud de l'Italie, que Spartacus entraîne ses compagnons à se révolter collectivement, c'est-à-dire à s'enfuir tous ensemble.

Sur Spartacus lui-même, on ne sait pas grand-chose, si ce n'est qu'il est né libre et que ce sont les Romains qui l'ont capturé pour le vendre comme esclave, lors de l'une de leurs expéditions punitives. Ce qui est sûr, c'est que c'est grâce à l'autorité de Spartacus que les esclaves révoltés surent rester soudés et tellement unis qu'ils ont réussi à garder leur liberté pendant trois ans.

Échappés donc à moins d'une centaine de l'école de gladiateurs de Capoue, les esclaves s'emparent d'armes et traversent la campagne en se dirigeant vers la baie de Naples. Partis à soixante-dix, ils se retrouvent en quelques jours à la tête de plusieurs milliers d'esclaves, ouvriers agricoles, bergers et même d'hommes libres, en fait à la tête de plusieurs milliers de misérables venant des couches les plus pauvres de la société romaine.

Sous l'autorité de Spartacus, les esclaves réussissent à organiser leur ravitaillement en nourriture et en armes de fortunes, couteaux, faux et pieux. Ce qui renforce l'autorité de Spartacus, c'est son remarquable sens de l'équité lors de la distribution du butin des razzias qu'ils font dans les campagnes. Au lieu de garder pour lui et ses lieutenants la meilleure partie

des vivres, Spartacus les répartit rigoureusement entre tous ceux qui commencent à constituer une véritable armée. Ce simple fait prouve que les gladiateurs ne se sont pas révoltés pour eux-mêmes, mais qu'ils sont capables d'étendre leur révolte à la multitude d'opprimés et d'exclus de la société romaine.

De plus, vu l'entraînement à la lutte armée des gladiateurs, Spartacus et ses compagnons sont capables d'encadrer militairement tous ces fugitifs. Quand Spartacus s'installe sur les pentes du Vésuve, ils sont 10 000 avec lui, esclaves originaires de tout le bassin méditerranéen. Et suite au succès militaire remporté par les esclaves sur les troupes romaines, ils sont à l'automne 73, 3 mois après le début de la révolte, 70 000 combattants dans la région autour de Naples. Spartacus dès lors organise une véritable armée : des esclaves forgent des armes à partir de leurs chaînes, ils domptent des chevaux sauvages, ils subissent un entraînement militaire. Et il semble que Spartacus envisage à partir de sa base du Vésuve de soulever une partie de l'Italie contre Rome.

C'est ainsi qu'au début de l'année 72, il se lance dans une véritable guerre et gagne à marche forcée la plaine du Pô, au nord de l'Italie, remportant au passage 2 victoires sur l'armée romaine. S'il arrive à entraîner d'autres esclaves avec lui, il ne gagne aucune sympathie dans les villes. Bien au contraire, la détermination de l'armée d'esclaves de Spartacus affole les riches Romains qui sont morts de peur. C'est peut-être le fait que Spartacus n'ait pas réussi à gagner d'autres alliés à la cause des esclaves, qui lui fait rebrousser chemin et se réfugier à nouveau au sud de l'Italie où il est encerclé par une armée aux forces considérables dirigée par un des meilleurs généraux romains. Déjouant une première fois le blocus de l'armée romaine, l'armée d'esclaves est définitivement écrasée malgré leur courage. 60 000 esclaves trouvent la mort au cours de cette bataille, y compris Spartacus. Et pour rassurer les propriétaires fonciers qui savent que la tranquillité va de nouveau régner sur leurs domaines, le général romain victorieux dresse sur 200 km de Capoue à Rome des croix où 6 000 esclaves agonisent lentement.

Même si on ne sait pas grand-chose sur Spartacus, il reste le symbole du combat pour la liberté, le symbole de la lutte des plus pauvres, à l'époque des esclaves, qui ont su s'organiser pour tenir tête pendant 2 ans aux plus riches Romains, mettre en déroute plusieurs corps d'armée romaine, et faire trembler sous leurs coups toute la riche société romaine.

A l'époque, une des pires injures dans la bouche des riches était le nom de Spartacus. Par contre Spartacus a été un exemple pour les révolutionnaires français en lutte contre l'abolition de l'esclavage en 1790-1793 pendant la révolution française. Dans le congrès de la 1ère Internationale, Spartacus est cité comme exemple des hommes qui ont su dans l'histoire faire entendre leurs incessantes protestations contre la misère et l'injustice sociale. Et pendant la première guerre mondiale, Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht choisissent comme titres aux tracts clandestins qu'ils diffusent contre la guerre : "*Spartacus*", parce que dit Rosa Luxemburg "*Spartacus est celui qui exhorte les révolutionnaires à agir, parce qu'il est haï, calomnié, persécuté par tous les ennemis secrets et avérés de la révolution et du prolétariat*".

Spartacus vivait en esclave. C'était la première forme d'exploitation à grande échelle. Après l'effondrement de l'empire romain, c'est le servage qui prédomine en Europe. Mais l'idée communiste sommeille comme la braise sous la cendre.

SEGARELLI (1260), DOLCINO (1300), JOHN BALL (1350 : LES PRÉDICATEURS

En Europe jusqu'à une période récente, toute la population croyait en Dieu. Le pape est le chef de l'église chrétienne de l'Europe de l'Ouest. De 1050 à 1450 environ, il était aussi puissant que des rois ou des empereurs. Et ceux-ci se faisaient la guerre pour s'accaparer les richesses. Les uns comme les autres cherchaient à contrôler des territoires les plus vastes possibles. Le pape vivait dans un luxe inouï et un peu partout s'élevaient au milieu des villes et des campagnes de splendides constructions comme la cathédrale de Notre-Dame à Paris dont les murs étaient recouverts d'or et les fenêtres brillantes comme les pierres précieuses...

Pendant que le pape et les puissants se déchiraient, les exclus des richesses étaient prêts à écouter les prédicateurs qui mettaient en accusation le comportement des prêtres et du pape et promettaient qu'un jour ils seraient punis. Et ils étaient nombreux les exclus : les pauvres de la terre, les pauvres des villes, les vagabonds, les artisans.

Beaucoup de prédicateurs voulaient revenir au début du christianisme, du temps de Jésus. Ils prêchaient de villages en villages en expliquant qu'à cette époque, il n'y avait ni riches ni pauvres parmi les chrétiens, que tout le monde était égal et que tous les biens étaient mis en commun entre eux. Ils s'appuyaient sur les passages des évangiles, textes sacrés des chrétiens, pour appuyer leur vision d'un monde à venir où tous les biens seraient mis en commun. Certains faisaient ainsi de la propagande pour un monde où les richesses seraient partagées entre tous. Comme John Ball en Angleterre en 1350 qui disait au peuple rassemblé autour de lui : « *Bonnes gens, les choses ne peuvent bien aller en Angleterre, et n'iront pas bien jusqu'au jour où les biens iront en commun, et où il n'y aura ni vilains, ni gentilhommes, et que nous serons tous unis. Lorsqu'Adam bêchait et qu'Eve filait, où était le gentilhomme ?* » C'était affirmer nettement des tendances communistes, même si le mot n'était pas employé et même si ces tendances étaient enrobées par des tonnes de considérations mystiques diverses et variées qui ne nous intéressent pas.

Bien évidemment, les conflits étaient inévitables entre ces prédicateurs et l'Eglise, la plus riche parmi les riches, surtout lorsqu'ils regroupaient des milliers de fidèles pauvres désireux de renverser le pouvoir du pape. Le pape déclarait alors que ces idées étaient une hérésie à combattre et que ceux qui croyaient à ces idées étaient des fanatiques à exterminer par tous les moyens : les arrestations, les tortures, les bûchers. Et malgré la guerre que mènent les armées du pape contre ces hérétiques, elles ne cessent de ressurgir de pays en pays et de périodes en périodes. Car les exclus de la société sont toujours aussi nombreux.

Ainsi en 1260, un groupe prend naissance à Parme, en Italie, autour de Gherardo Segarelli. On trouve des informations sur ce groupe dans une brochure de Kautsky sur les sectes hérétiques et dans le « *nom de la rose* » de Eco. Il commence à prêcher en invitant tout le monde à la vie de pénitence. Il vend ses biens et distribue l'argent aux pauvres. Tous les membres du groupe s'appellent frères et sœurs, comme les premiers chrétiens. Ils vivent dans une pauvreté très stricte et ne peuvent pas posséder leurs propres maisons, ou leurs provisions pour le lendemain matin ou quoi que ce soit de confortable ou de commode.

Comme beaucoup d'autres hérétiques, Segarelli affirme que les femmes peuvent aussi aller prêcher de ville en ville. D'ailleurs, le mariage est interdit et les hommes appellent leur femme sœur en Christ, en déniaient qu'ils vivent ensemble, même s'ils partagent le même lit.

Segarelli regroupe des paysans, des gens des villes en leur disant : « *venez avec moi dans les vignes* » et tous entrent avec lui dans les vignes et mangent le raisin d'autrui. Mais c'était attenter à la propriété des bons chrétiens. Bref, c'en est trop pour l'évêque de Parme

qui décide d'arrêter Segarelli, et sur l'ordre du pape, il est brûlé sur un bûcher, comme hérétique impénitent.

Mais un de ses disciples, Dolcino, prend la relève et soutient que tout doit être mis en commun dans l'amour. Il remet d'ailleurs en cause le mariage, estimant que l'homme et la femme peuvent faire l'amour librement sans pêcher. Il réunit autour de lui 4 000 partisans qui s'établissent sur un mont près de Novare, dans le Nord de l'Italie où ils bâtissent une communauté, dans une atmosphère de liberté et de solidarité. Leur idéal est la pauvreté : mais ils ne vivent pas en mendiants. Dolcino pense que les impôts payés aux prêtres de l'Eglise chrétienne sont mieux employés dans la collectivité paysanne. Ils organisent donc des incursions dans les villages avoisinants pour se ravitailler. Il abandonne la non-violence de son maître Segarelli et explique que pour en finir avec la corruption de l'église qu'aucune réforme n'a réussi à éliminer, il faut que tous les prêtres, les religieux, les religieuses et le pape en personne soient exterminés.

Le pape, quant à lui, envoie plusieurs expéditions militaires mais pendant quatre ans, la communauté de Dolcino résiste aux assauts. A la fin, en 1307, les rebelles sont contraints à se rendre. Dolcino et sa compagne sont capturés et périssent dans les supplices les plus odieux.

LA REVOLTE DES TABORITES (1415)

Un siècle plus tard, l'opposition au pape est devenue plus forte encore, en Europe. L'Eglise est la plus grande propriétaire de terres de toute l'Europe de l'Ouest et une grande partie des richesses prend le chemin de Rome où se trouve le pape. Aussi une partie de la société critique l'église y compris parmi les puissants et les riches qui lorgnent avec convoitise sur les richesses de l'église et aimeraient bien s'en rendre maîtres.

En Bohême, qu'on appelle de nos jours la Tchécoslovaquie, l'opposition à l'église devient si importante que des guerres sont menées contre les armées du pape au cours desquelles les plus radicaux sont des communistes.

La Bohême était un royaume dont la capitale était Prague. Non loin de Prague, il y avait des mines d'argent, ce qui donnait au roi puissance et richesse. Le roi se sert de son argent pour financer d'importants travaux et pour créer en 1348 une université. Elle est destinée à former des administrateurs pour le royaume de Bohême. C'est par là que pénètrent des idées contestatrices venues d'Angleterre. En particulier l'idée selon laquelle on peut s'opposer à un pape, un empereur ou un roi se comportant mal. Et dans un royaume riche comme la Bohême, les exemples ne manquent pas.

Prague était à l'époque une grande ville avec environ 35 000 habitants dont près de la moitié ne possédaient rien du tout, et trouvaient difficilement du travail pour vivre. Par contre, l'Eglise était elle très riche et un témoin de l'époque raconte qu'il n'y avait nulle part ailleurs d'églises aussi richement décorées qu'en Bohême : des statues en or, des tombeaux en marbre. Les prêtres avaient des costumes de cérémonies somptueux, décorés de perles et d'or. Et évidemment une grande partie des richesses accumulées par l'église de Bohême était transférée vers Rome dans les caisses du pape. Mais le clergé de Bohême en profitait lui-même et avait un train de vie très luxueux.

Aussi lorsque le Pape demande des sous pour financer sa guerre contre le roi de Naples, la protestation est violente à l'université et dans la rue. Un prêtre tchèque Jean Huss

est convoqué en 1414 par le pape qui le fait condamner pour hérésie et brûler sur un bûcher. Cette condamnation révolte une partie de la population et de nombreux nobles et bourgeois tchèques se dressent contre l'église romaine, une bonne occasion pour eux de récupérer une partie des richesses de l'église. La guerre est déclarée et fait rage pendant 20 ans.

Mais au début de cette guerre, en 1415, des pauvres se regroupent dans le sud du pays, sur une colline appelée Mont Tabor. Ceux qui arrivent les premiers sont des artisans comme des cordonniers et surtout des tisserands. Ils appartiennent à une secte d'inspiration communiste et prennent le nom de taborites. Ils ont une doctrine, considérée évidemment comme hérétique par tous les riches, qu'ils enseignent à ceux qui les rejoignent. La majorité des points de cette doctrine ont un caractère théologique mais 2 d'entre eux contiennent des germes de communisme, explique Kautsky :

« Il n'y aura plus de roi, de dirigeant ou de sujet sur terre, et tous les impôts, taxes cesseront ; personne ne forcera un autre à faire quelque chose car tous seront frères et sœurs égaux. Dans la ville de Tabor, il n'y a plus de mien et de tien, mais tout est mis en commun de telle façon que tout devienne commun à tous et que personne ne possède quoi que ce soit pour lui tout seul. Quiconque possède quelque chose commet un péché mortel ».

En conséquence de cette doctrine, les taborites concluent que Dieu lui-même sera roi sur toute l'humanité et que le gouvernement sera mis dans les mains du peuple. Tous les princes, nobles seront déracinés et exterminés complètement.

Evidemment, tout cet enseignement s'accompagne d'un fatras d'idées réactionnaires comme celle qui défend à quiconque de lire autre chose que la Bible et surtout pas d'ouvrages scientifiques. Celui qui le ferait commettrait un péché mortel.

Des adeptes viennent de toute la région, d'Autriche et même de France, et en 1419, ils seraient 42 000 à participer à une grande assemblée, genre de grand festival populaire d'un caractère très religieux.

La vie à Tabor est organisée au début suivant les principes de la doctrine. Les frères et les sœurs rejoignant la communauté vendent tout ce qu'ils possèdent et apportent leur argent à une « coop », constituant ainsi un trésor permettant d'acheter ce qui est nécessaire à la consommation de la communauté. Mais cette organisation ne dure pas et des formes plus traditionnelles sont mises en place : chaque famille travaille pour elle-même dans sa maison et son champ, avec ses propres moyens de production, et garde pour elle-même tout ce qui lui est nécessaire. Tout ce qui est en trop appartient à la communauté.

Certains habitants de Tabor protestent contre ces changements et demandent l'introduction d'un pur communisme ainsi que l'abolition de la famille. Cela aboutit à une rupture au printemps 1421 et quelques 200 à 300 communistes sont chassés de Tabor. Ils s'établissent tout près, dans les bois, et estimant être au-dessus du péché, ils célèbrent des « fêtes d'amour ». On dit qu'ils allaient tout nus, comme Adam et Eve et ils prônent l'émancipation sexuelle. Ils sont pourchassés, massacrés, brûlés et dispersés en quelques mois mais la communauté de Tabor se maintient pendant presque une génération, même si peu à peu l'égalité dans les conditions de vie cesse. Certains frères se gardent pour eux-mêmes les produits des pillages organisés dans les villages voisins. Les guerres que la communauté mène pendant 10 ans contre les troupes fidèles au pape minent aussi la communauté, en attirant un nombre d'aventuriers indifférents à l'idéal des taborites.

Néanmoins des principes démocratiques sont maintenus dans la communauté : les prêtres, qui élisent les évêques, sont choisis dans la communauté. Une de leurs tâches principales est l'éducation des enfants, de tous les enfants. Ce souci d'éducation populaire est inconnu ailleurs à l'époque. Bien sûr, l'éducation est en grande partie théologique mais il est difficile de trouver une seule femme à Tabor qui ne connaisse pas très bien l'ancien et le nouveau testament.

En 1434, l'armée de Tabor est vaincue et les nobles réinstallent leur pouvoir et l'exploitation sur la région.

THOMAS MÜNZER (vers 1490-1525 ; Allemagne) LA GUERRE DES PAYSANS CONTRE LE SERVAGE

Au XVIème siècle, dans les années 1520, en Allemagne, se produit la "plus grandiose tentative révolutionnaire du peuple", selon les termes d'Engels. Pendant un an, l'Allemagne toute entière est le siège d'une guerre de paysans contre les châteaux et les monastères.

A cette époque, -en France, débute le règne de François 1er- si l'Allemagne est un empire dirigé par Charles Quint et s'étendant de l'Alsace à la Pologne en englobant une partie de l'Italie du Nord, c'est en fait un pays divisé en une infinité de petits états dirigés par des princes menant la grande vie et des guerres incessantes entre eux. Seules quelques villes comme Augsbourg ou Nuremberg sont le siège d'un luxe et d'une richesse considérables pour l'époque. L'Allemagne est très en retard sur les autres pays européens comme la France ou l'Angleterre.

On trouve côte à côte des classes issues de la société du Moyen-âge et les classes préfigurant la société moderne qui mettra 300 ans à s'installer en Allemagne.

Parmi les puissants, les classes issues de la société du Moyen-âge sont les princes vivant de l'exploitation des paysans, et le haut clergé des archevêques, abbés et autres prélats qui scandalisent une grande partie de la population par leur train de vie, et leur vie dissolue. La classe préfigurant la société moderne est celle des bourgeois des villes qui, encore très peu nombreuse et très disparate, s'enrichit non seulement de l'exploitation des paysans, mais aussi de l'usure, du commerce, et de la petite industrie du drap ou de la laine.

Parmi les pauvres, on retrouve aussi ce mélange de classes du passé et de l'avenir. Dans les villes ou dans les campagnes, un nombre considérable de vagabonds sont à la recherche d'un gagne-pain. Ce sont des artisans ruinés, des paysans chassés de leurs terres, des gens de service licenciés. Ils préfigurent la classe des prolétaires. Ces vagabonds parcourent le pays en mendiant, d'autres travaillent au jour le jour dans les villes, et d'autres encore s'engagent dans les armées.

Leur rôle dans la guerre des paysans est loin d'être uniforme : les mendiants des campagnes vont s'engager dans les bandes paysannes combattantes, mais elles y auront un effet démoralisant ; les journaliers, ceux qui ont un travail occasionnel, vont eux lutter dans les villes contre les puissants ; quant à ceux qui se sont engagés dans les armées des princes, ils vont participer à la répression de la guerre des paysans.

Et puis au dessous de tout, ceux sur qui pèse toute la structure sociale sont les paysans. Représentant la majorité écrasante de la population, ils sont traités comme une chose, une bête de somme, ou même pis.

Dans l'Allemagne du début du XVIème siècle, ces différentes classes forment une masse assez confuse, avec des besoins très variés et contradictoires les uns par rapport aux autres. Et ce qui va faire l'effet de la foudre, c'est la publication en 1517 des thèses de Luther qui est à cette date un moine augustin en révolte contre les abus de l'Église catholique.

Luther lance en fait le signal du mouvement qui va entraîner dans son tourbillon toutes les classes et va ébranler pendant une dizaine d'années tout l'empire allemand. En 1517, toutes les classes sociales sauf les princes et les archevêques se regroupent, du bourgeois au paysan, derrière Luther pour s'attaquer à la haute noblesse et au haut clergé. Le mouvement progresse très rapidement, ce qui amène à des dissensions entre les divers éléments du mouvement aux aspirations très contradictoires, et en particulier les paysans, les plus pauvres de l'époque, poussent le mouvement beaucoup plus loin que ne l'avaient voulu Luther et les bourgeois des villes.

En effet de 1518 à 1523, les insurrections paysannes locales se succèdent en Allemagne du sud pour aboutir en 1525 à une insurrection générale des paysans sur pratiquement tout le territoire de l'Allemagne. Commencée aux alentours du mois d'avril 1525, cette insurrection suivie d'une guerre a duré plusieurs mois. C'est-à-dire que pendant plusieurs mois les paysans ont tenu tête à l'armée des puissants nobles et bourgeois de nouveau soudés entre eux contre les plus pauvres.

Non seulement les paysans brûlent les châteaux, les monastères, mais de plus ils s'organisent en véritables armées dirigées par des paysans, des aubergistes, c'est-à-dire des gens du peuple qui s'improvisent chefs. C'est ainsi qu'en mars 1525, dans une province du sud de l'Allemagne, la Haute-Souabe, 30 000 à 40 000 paysans insurgés et en armes sont répartis en 6 camps. Ce nombre est considérable pour l'époque et suppose une organisation assez au point pour nourrir et armer les paysans. Certaines de ces armées sont munies d'arquebuses et de canons, les armes les plus modernes de l'époque. C'est à l'aide des ces armes que les paysans s'attaquent aux châteaux mais aussi aux villes qu'ils prennent d'assaut.

Ces paysans ont des revendications très modérées, en gros ils demandent un assouplissement des redevances qu'ils doivent payer à la noblesse. Mais la violence de leur insurrection, la rapidité avec laquelle pratiquement toute l'Allemagne des paysans s'embrace, font extrêmement peur aux possédants qui décident d'en finir avec ce mouvement. Ils lèvent une armée centralisée comptant 10 000 hommes, et qui livrent batailles sur batailles contre les différentes armées paysannes pour venir à bout de cette révolte. De plus usant de la trahison, de la violence de hordes déchaînées d'incendiaires et d'assassins, d'une répression systématique, la guerre des paysans se termine au bout de quelques mois.

A l'intérieur de ce mouvement paysan, une faible proportion a des aspirations beaucoup plus radicales que l'ensemble du mouvement. C'est Thomas Münzer qui s'en fait l'écho. Et nous allons voir maintenant qui est cet agitateur politique.

Thomas Münzer est né dans le nord de l'Allemagne en 1498. Son père est mort pendu, victime de l'arbitraire d'un comte. Devenu prêtre, il est au début de sa vie partisan de Luther, qui attaque avec violence les dogmes et la constitution de l'Église catholique. Mais quand les

paroles de Luther portent leurs fruits et que le peuple allemand se soulève, Luther, lui, recule et laisse tomber l'élément populaire du mouvement et se range du côté des paysans et des pauvres des villes. Par contre, Münzer, lui, continue à professer des idées radicales et à attaquer très violemment les prêtres : *“Le Christ a très solennellement ordonné : saisissez-vous de mes ennemis, et étranglez-les devant mes yeux”*, prêche Münzer au peuple qui accourt l'entendre. Au fur et à mesure de ses prêches, Münzer donne de plus en plus d'acuité à ses idées et devient rapidement un agitateur politique.

Se dissimulant sous des tournures chrétiennes, car à l'époque toute la vie est imprégnée de religion, *“son programme politique frise le communisme”*, comme le dit Engels. Pour Münzer, le royaume de Dieu n'est pas autre chose qu'une société où il n'y aurait plus aucune différence de classes, aucune propriété privée, aucun pouvoir d'État étranger aux membres de la société ; *“tous les travaux et les biens devraient être mis en commun, et l'égalité la plus complète régner”*. Et Münzer ne se contentant pas de rêver à cette société, se met à l'oeuvre pour organiser une ligue dans le but de réaliser ce programme. Münzer a pour ambition de créer cette ligue non seulement en Allemagne, mais aussi dans toute la chrétienté.

Il publie pamphlet révolutionnaire après pamphlet révolutionnaire, dénonçant avec violence les prêtres et les nobles. Voici un petit extrait : *“Ils prêchent aux pauvres le commandement “tu ne voleras pas”, mais eux-mêmes (les seigneurs et les prêtres) s'emparent de tout ce qui tombe entre leurs mains, ils grugent le paysan et l'artisan ; cependant dès qu'un pauvre s'en prend à quoi que ce soit, il est pendu !”*. Et le rebelle Münzer envoie des émissaires dans toutes les directions. Malgré la torture et les exécutions, ces émissaires au courage inébranlable rencontrent partout un succès immense, même si seule une petite partie des insurgés se réclament de lui.

Quand en 1525, la révolte générale des paysans éclate, Thomas Münzer est l'organisateur de la révolte dans le nord de l'Allemagne. Il proclame la communauté des biens, l'obligation au travail égal pour tous, et la suppression de toute autorité. Mais en fait s'il devient le prophète de la révolution, attisant constamment la haine contre les classes dominantes, son programme est bien trop avancé pour les conditions de la société allemande de l'époque, et nulle classe, ni celle des paysans pauvres, ni celle des journaliers des villes, ne pouvait mener à bien la transformation sociale qu'imaginait Münzer. Et le 25 mai 1525, Münzer est fait prisonnier, mis à la torture en présence des princes, et décapité à 28 ans.

WINSTANLEY (vers 1649 : Angleterre)

L'INSURRECTION DES PAUVRES DANS LA RÉVOLUTION ANGLAISE

Un peu plus d'un siècle plus tard, en Angleterre cette fois, a lieu le premier soulèvement de la bourgeoisie contre la société féodale. C'est la révolution anglaise qui dure une dizaine d'années. Elle démarre en 1640 et se termine en 1650 par l'exécution du roi d'Angleterre, Charles 1er.

Ce sont les classes moyennes des villes qui se lancent les premières dans le mouvement, et les petits paysans propriétaires de leurs terres très nombreux à l'époque font triompher la révolution, qui permettra le développement économique de la bourgeoisie anglaise.

Mais dans cette révolution, les plus pauvres de la société anglaise se soulèvent à leur tour contre les riches. C'est qu'à l'époque, les propriétaires ont déjà chassé de leurs terres une multitude de gens qui se retrouvent sans emploi. Ils vont à Londres et dans les grandes villes à la recherche d'un emploi, ils squattent des terres, ou vivent dans les forêts comme Robin des bois en pillant les riches, ils s'engagent dans l'armée de la révolution dirigée par Cromwell. Et les plus pauvres, sentant confusément que la révolution ne leur apporte aucune amélioration réelle, se soulèvent, poussant pour certains la bourgeoisie à prendre des mesures radicales, ou la dépassant par la violence de leurs révoltes contre les riches. C'est ce qui se produit en 1649.

Pour les plus pauvres, la situation est particulièrement pénible en 1649 car la mauvaise récolte de 1648 aboutit à une misère et un chômage particulièrement durs. Les premiers mois de 1649 sont la période de la grande peur des possédants. Dans les campagnes, des vagabonds s'emparent des récoltes de céréales pour se nourrir. Des mutineries éclatent dans l'armée lorsque des soldats démobilisés refusent d'émigrer en Irlande comme on leur en donne l'ordre.

Dans cette crise politique et sociale, un homme, Winstanley crée un scandale quand, en avril 1649, il s'installe avec une quinzaine de camarades sur une colline à proximité de Londres. Ils squattent des terres communales, qu'ils bêchent pour cultiver collectivement. Winstanley déclare que cette communauté de "*bêcheurs*" comme on les appelle, est l'amorce du rétablissement du communisme universel. Et le simple fait que des pauvres fassent le geste de cultiver des terres qui ne leur appartiennent pas, déclenche la fureur des bourgeois de Londres qui recrutent des gangsters pour brûler et écraser cette communauté, après un an d'existence.

Winstanley est en fait un des prédicateurs les plus radicaux de cette époque qui correspond au soulèvement des plus pauvres, et qui voit fleurir un certain nombre de contestataires de l'ordre social, imprégnés d'idées religieuses ou mystiques pour la plupart. Winstanley est un petit artisan ruiné qui se retrouve salarié agricole. L'histoire raconte qu'en 1649, l'année de la grande peur des possédants, Winstanley a une vision lui enjoignant de répandre "*la nouvelle que la terre devait devenir le trésor commun où puiserait l'humanité toute entière, sans distinction de personne*".

Winstanley, qui parle au nom "*des méprisés de la terre*", est un farouche adversaire de la propriété privée. Pensant que "*au commencement des temps la terre était un commun trésor afin de subvenir aux besoins des bêtes sauvages, des oiseaux, des poissons et de l'homme, certains, par le glaive ont introduit dans la création le pouvoir de clôturer la terre et d'en faire leur propriété*". Et c'est au nom d'un passé communautaire que Winstanley prêche la communauté des terres. Pensant que "*l'homme le plus pauvre peut aussi justement faire valoir son droit à la terre que l'homme le plus riche*", la véritable dignité humaine ne commencerait qu'avec la société communiste.

Bien sûr, vu que l'Angleterre de l'époque est un pays essentiellement agricole, vu que Winstanley parle au nom de tous les pauvres qui ont été chassés des terres par les riches, il n'envisage que la mise en cause de la propriété privée de la terre. Mais en 1652, il fait dans sa tête un projet de société communiste où les agents du gouvernement et les hommes de loi deviendraient superflus lorsque disparaîtraient l'achat et la vente, où les prisons seraient supprimées, où l'éducation serait universelle pour les hommes et les femmes, où toutes les terres seraient cultivées de telle façon que tous les hommes trouvent leur subsistance, ce qui

permettrait de supprimer la mendicité. Et il concluait par la phrase suivante : *“lorsqu’il existe un peuple, où qu’il soit, uni dans la propriété collective des moyens de subsistance jusqu’à ne plus faire qu’un, il créera le pays le plus fort au monde. Et une fois la terre redevenue trésor commun, alors sera mis un terme à cette hostilité entre tous les pays”*.

BABEUF (1760 -1797 ; France)

LA RÉVOLUTION DU PEUPLE DANS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Nous sommes maintenant à la limite du monde moderne, avec bientôt le démarrage de la révolution industrielle, et l’explosion formidable de la révolution française, bien plus profonde et puissante que celle qui a eu lieu un siècle plus tôt en Angleterre.

On va voir l’idée du communisme, gardée vivante par les esclaves et transmise aux serfs des campagnes, être implantée bientôt dans la classe ouvrière. Cette histoire est plus proche de nous, et nous en connaissons mieux les péripéties.

La révolution française éclate en 1789, on peut dire le jour de la prise de la Bastille, le 14 juillet 1789, c’est-à-dire le jour où le peuple de Paris abat la prison la plus haïe du régime de Louis XVI. Elle va s’activer à bouleverser l’ancienne société pendant plusieurs années, avec un point culminant en 1793. Puis une période de déclin aboutit à l’instauration de la dictature militaire de Napoléon qui se proclame empereur et règne sur la France en 1815. La révolution bouleverse totalement la société française de l’époque, un peu comme une charrue labourant profond retourne la terre.

C’est que jusqu’à la révolution française, la France était gouvernée par un roi ; Louis XIV, Louis XV, puis Louis XVI qui sera décapité en 1792. En réalité, derrière le roi se tenaient toute la noblesse et le clergé qui détenaient le pouvoir et avaient tous les privilèges, en particulier celui de ne pas payer d’impôts et de pouvoir vivre à Versailles grâce à l’exploitation du travail des paysans. La révolution vient mettre un terme à toute cette société qui tenait ainsi depuis 800 ans.

Le 4 août 1789, les nobles de l’époque sont contraints d’abandonner tous leurs privilèges, tellement ils ont peur de la révolte des paysans armés qui gronde partout en France, brûlant les châteaux. Pour abattre les survivances du système féodal, pour créer une nouvelle société permettant à tous les bourgeois de développer librement leurs affaires, il se trouve des hommes d’envergure, des dirigeants révolutionnaires, comme Robespierre ou Danton. Au cri de *“guerre aux palais, paix aux chaumières”*, ils réunissent sous leur bannière : *“liberté, égalité, fraternité”* tous les bras nus, c’est-à-dire tous les opprimés réglant leur compte à leur manière à tous les seigneurs et rois : en imposant pendant la Terreur la guillotine aux privilégiés dont ils baladaient la tête plantée au bout d’une pique, en envahissant armés l’Assemblée pour exiger un maximum sur les prix, en s’engageant en masse dans l’armée révolutionnaire luttant contre les armées de la réaction.

Ce qui est vraiment caractéristique de la révolution française, c’est l’irruption des masses populaires sur la scène politique, et cela jusqu’à la fin juillet 1794, jusqu’à la mort de Robespierre qui marque l’arrêt de la révolution. Jusque-là, la bourgeoisie avait fait appel à la force des bras nus pour abattre le système féodal, mais maintenant qu’elle a le pouvoir politique, que ses hommes sont au gouvernement, elle n’a qu’une hâte, c’est de faire cesser leur intervention.

C'est ainsi qu'à partir de l'automne 94, toute une série de mesures sont prises contre le peuple : toute association est interdite, tous les bras nus sont désarmés, et seuls les riches ont désormais le droit de vote. D'autre part, les prix augmentent à une telle vitesse que le 20 mai 1795, les bras nus envahissent l'Assemblée en réclamant du pain ; un député est tué, sa tête hissé au bout d'une pique. La manifestation se transforme en insurrection. Mais 3 jours plus tard, un général à la tête de 30 000 hommes écrase l'émeute. Plus de 10 000 bras nus sont arrêtés. Le mouvement des masses est arrêté pour longtemps, mais parmi les prisonniers se trouvent quelques militants dont Babeuf qui tire les leçons de 5 ans de révolution.

Babeuf est né à Saint Quentin le 23 novembre 1760 ; quand la révolution éclate, il n'a même pas 30 ans. Né dans une famille pauvre, il devient petit employé chez un notaire. Au contact du mouvement intellectuel de l'époque, sa pensée évolue très vite, et dès 1787, il affirme que la propriété individuelle est la cause de tous les maux, et s'affirme communiste, ce qui veut dire à l'époque qu'il est pour que les biens soient communs à tous. Quand la révolution éclate, il se lance à fond dans la lutte, fonde un journal où il prêche la révolte contre les autorités. Il est emprisonné 2 fois pour la violence de ses attaques.

En 1795 donc, Babeuf considère que la révolution française a été une guerre déclarée entre les riches et les pauvres. Dans les luttes de la révolution, il a acquis une vision de plus en plus nette de la lutte de classes. Dénonçant sans cesse l'opposition entre riches et pauvres que la révolution n'a pas changée, il appelle à un supplément de révolution pour atteindre le communisme. Il déclare en 1795 : *“Le but de la révolution est de détruire l'inégalité et de rétablir le bonheur commun. La révolution n'est pas finie, parce que les riches absorbent tous les biens et commandent exclusivement tandis que les pauvres travaillent en véritables esclaves, languissent dans la misère et ne sont rien dans l'État... Il faut la continuer cette révolution, jusqu'à ce qu'elle soit devenue la révolution du peuple”*. Et il ajoute : *“La révolution, encore une fois, est le bonheur de tous : c'est ce que nous n'avons pas : la révolution n'est donc pas faite !”*.

Babeuf communiste est sûrement le premier à voir le lien qui peut se faire entre les idées communistes et la classe des ouvriers. Ayant remarqué que ceux qui travaillent n'ont rien tandis que ceux qui *“ne mettent pas la main à la pâte”* ne manquent de rien, il pense que les prolétaires sont les seuls vrais appuis de l'égalité, et il fait toute une propagande en direction des faubourgs St Antoine, St Marceau, etc., où sont concentrés un grand nombre de petits artisans, les prolétaires de l'époque. Car en effet à l'époque de Babeuf, il existait très peu d'usines au sens moderne du terme avec des ouvriers concentrés sur le même lieu de travail.

Babeuf communiste est aussi sûrement le premier à ne plus rêver à une société communiste idéale, mais à voir qu'elle est pratiquement réalisable en modifiant les conditions économiques : partisan résolu de *“l'entière abolition de la propriété privée”*, il considère que le seul moyen d'arriver au bonheur pour tous est d'établir une *“administration commune”* ; obliger chaque homme à déposer le fruit de son talent au magasin commun, à établir une simple administration de subsistances qui, tenant registre de tous les individus et de toutes les choses, fera répartir ces dernières dans la plus scrupuleuse égalité”. C'est ce qu'on appelle de nos jours une économie planifiée.

Babeuf est conscient qu'au lendemain de l'insurrection, la société communiste ne serait pas instaurée par miracle. L'histoire et l'expérience des luttes terribles de la révolution

française l'amènent à penser que le seul moyen d'arracher "*aux ennemis naturels de l'égalité les moyens de tromper, d'effrayer et de diviser*", c'était d'instituer un gouvernement révolutionnaire, c'est-à-dire une autorité extraordinaire et nécessaire afin de mettre le peuple dans des conditions nouvelles pour qu'il puisse être éduqué en vue du communisme".

Et Babeuf de préconiser les mesures à prendre immédiatement par le nouveau gouvernement après l'insurrection. En voici quelques-unes :

“1) *obligation du travail pour tous*

3) *armement général du peuple et désarmement des parasites*

5) *impôt progressif*

8) *abolition de l'héritage*

9) *développement du machinisme*

11) *éducation commune pour tous afin de mettre chaque citoyen en état (...) de participer à la gestion des entreprises et à la confection des lois, ceci afin d'éliminer la classe bureaucratique et d'empêcher la constitution d'une nouvelle classe de cette nature*".

Ces mesures seront reprises par Marx et Engels dans leur Manifeste Communiste de 1848.

Toutes ces idées, Babeuf a eu comme souci de les répandre dans les journaux, des affiches, des pamphlets, des chansons même. Le 30 mars 96, il fonde une organisation appelée "*Conspiration des Égaux*" qui se donne pour but de fomenter une insurrection pour renverser le gouvernement et établir un régime communiste. Cette organisation est entièrement clandestine puisque toute association est interdite par le gouvernement. En quelques mois, il recrute 17 000 hommes. Mais trahis par l'un des leurs, tous les chefs de la conspiration sont arrêtés. La conspiration est décapitée. Babeuf, lui, sera condamné à mort et exécuté le 28 mai 97, à 36 ans.

Par contre, son camarade Buonarrotti, lui survivra, et n'aura de cesse tout le restant de sa vie de transmettre à la jeune génération ses idées. C'est ainsi qu'il formera un révolutionnaire d'une autre génération : Blanqui.

SHAKERS, HARMONISTES, SEPARATISTES : LES COLONIES COMMUNISTES AMÉRICAINES (1845)

Friedrich Engels, collaborateur de Marx et de son œuvre, nous a laissé une étude très documentée réalisée en 1845 qu'il a intitulé « *Description de colonies communistes surgies ces derniers temps et encore existantes* », concernant les Etats-Unis d'Amérique.

Après avoir défini l'idée de communisme comme celle de « *la vie et l'activité sociales en communauté de biens* », il commence par répondre aux deux objections qu'il entend le plus concernant la possibilité de mettre en pratique cette idée. « *Premièrement, qu'on ne trouvera pas d'ouvriers pour effectuer les travaux manuels les plus humbles et les plus désagréables, et deuxièmement : à partir du moment où il y aurait un même droit sur la propriété commune, les gens se disputeraient pour entrer en possession d'un bien à eux, et la communauté se dissoudrait* ».

« *La première objection, répond Engels, se résout tout simplement comme suit : s'ils sont effectués en communauté, ces travaux cessent d'être bas, et puis on peut pratiquement*

les éliminer complètement en perfectionnant les installations améliorées, les machines, etc. Par exemple, dans un grand hôtel de New York, on nettoie les chaussures à la vapeur (...) En ce qui concerne la seconde objection, il se trouve que jusqu'ici toutes les colonies communistes sont devenues si riches au bout de dix ou quinze ans, qu'elles ont de tout au-delà de ce que l'on peut désirer consommer, autrement dit, elles n'ont pas le moindre motif de dispute ».

Avant de nous décrire les colonies des shakers, des harmonistes et des séparatistes, Engels note qu'elles ont été fondées par des sectes religieuses, des persécutés fuyant l'Europe, mais que leurs idées sociales et leurs réalisations démontrent que le fait que leurs croyances soient fondées sur la foi en un seul Dieu, ou vingt ou aucun, ne joue nullement sur ces idées.

Les shakers furent les premiers à mettre en œuvre une association sur la base de la communauté des biens. *« Ses fondateurs étaient de pauvres hères qui s'associaient pour vivre dans un amour fraternel et la communauté des biens, et honoraient Dieu à leur manière (...) Bien que leurs conceptions religieuses et plus encore la prohibition du mariage rebutassent beaucoup de gens, ils trouvèrent tout de même des partisans, et ils ont maintenant dix grandes communautés dont chacune est forte de trois à huit cent membres. Chacune de ces communautés forme une belle cité, construite dans les règles de l'art, avec des maisons d'habitation, des fabriques, des ateliers, des édifices pour les assemblées et des greniers ; ils ont des jardins fleuristes, des potagers, des vergers, des forêts, des vignes, des prairies et des terres cultivées en surabondance (...) Leurs greniers regorgent toujours de céréales, leurs magasins sont pleins de vêtements (...) Parmi eux, il n'y a personne qui travaillerait contre son gré, et personne non plus qui se dépense vainement pour trouver du travail. Ils n'ont ni maisons de pauvres, ni hôpitaux, parce qu'ils n'ont pas un seul pauvre ni de malade, pas de veuves abandonnées ni d'orphelins : ils ne connaissent pas la pénurie et n'ont pas lieu de la redouter. Dans leurs dix cités, il n'y a pas un seul gendarme, policier, juge, avocat ou soldat, pas de prison ou de bagne, et tout marche cependant bien (...)*

Autre colonie américaine : les Rappistes. *« Rapp était un pasteur du Wurtemberg qui, en 1790, s'est séparé en même temps que toute sa communauté de l'Église luthérienne pour aller en Amérique en 1802, parce que le gouvernement le persécutait. Ses partisans le suivirent en 1804, et c'est ainsi qu'avec une centaine de familles, il fonda une colonie en Pennsylvanie. Pour toute fortune, ils avaient au total 25 000 thalers, grâce auxquels ils achetèrent de la terre et des instruments. Ils s'installèrent dans des terres vierges et dépensèrent toute leur fortune; ils payèrent le reste au fur et à mesure. Ils se groupèrent en communauté de biens, et conclurent le pacte suivant :*

Chacun met en commun ce qu'il a, sans prétendre à aucun avantage en retour. Dans la communauté tous sont égaux.

Les lois et prescriptions de l'association engagent tout le monde au même degré.

Chacun travaille uniquement pour le bien-être de toute l'association et non pour soi.

Quiconque abandonne la communauté n'a aucun droit à l'indemnisation de son travail, mais il reçoit en retour tout ce qu'il y a apporté; et quiconque n'a rien apporté et part en paix et dans l'amitié reçoit un libre viatique (des provisions ou de l'argent).

En retour la communauté s'engage à fournir à chaque membre et sa famille les denrées nécessaires à la vie, et à apporter les soins adéquats aux malades et aux vieillards; si les parents meurent ou s'en vont en laissant les enfants, c'est la communauté qui pourvoira à leur éducation.

Dans les premières années, lorsqu'ils défrichèrent une terre inculte et durent en outre rembourser 7 000 thalers pour les terrains, ils connurent bien sûr de durs moments. Cela rebuta certains - les plus riches - qui s'en allèrent après avoir repris leur argent, ce qui accrut considérablement les difficultés des colons. Mais la plupart supportèrent dignement ces conditions, si bien qu'en 1810, au bout de cinq ans à peine, ils réussirent à payer toutes leurs dettes.

Puis, ils s'installèrent sur la rive du grand fleuve de l'Ohio et construisirent la cité Economy, qui est plus grande et plus belle que toutes celles qu'ils habitèrent jusque-là. Le voyageur Finch nous rapporte sur sa situation actuelle :

« La ville Economy se compose de trois longues et larges rues, qui sont traversées par quatre rues tout aussi larges; elle a une église, un restaurant, une fabrique de laine, de coton et de soie, un établissement pour l'élevage des vers à soie, des magasins publics de denrées à l'usage des membres et pour la vente à des étrangers, un cabinet d'histoire naturelle, des ateliers pour les métiers les plus divers, un économat et de belles et grandes maisons d'habitation pourvues d'un grand jardin pour les diverses familles. La terre cultivable, longue de deux heures de marche et large d'un quart d'heure, renferme de grands vignobles, un verger de sept cent trente arpents, outre de la terre arable et des prairies. Le nombre des colons se monte à environ quatre cent cinquante, qui tous sont bien vêtus et bien nourris, magnifiquement logés; les gens sont joyeux, satisfaits, heureux et vertueux et depuis de longues années ils ne souffrent plus d'aucun manque.

Leur religion est le Nouveau Testament, mais ils n'ont pas de confession particulière et laissent chacun libre de ses opinions, tant qu'il laisse les autres en paix et ne provoque pas de dispute à cause de ses croyances. Ils s'appellent harmonistes. Ils n'ont pas de pasteur appointé.

Ils vivent en familles de vingt à quarante personnes, dont chacune a sa propre gestion. Tout ce dont elle a besoin la famille le reçoit des dépôts communs d'approvisionnement. Il y a abondance pour tous, et ils reçoivent tout ce qu'ils désirent sans avoir à payer un sou. S'ils ont besoin de vêtements ou de chaussures, ils vont chez le maître tailleur, chez la couturière ou chez le cordonnier, et on leur fait ce qui est à leur goût. On distribue la viande et les autres denrées alimentaires à chaque famille selon le nombre de leurs membres, et ils ont tout en abondance, voire en surabondance.»

LES SOCIALISTES UTOPIQUES

Avant de revenir en détail sur Blanqui, disons quelques mots sur plusieurs hommes qui eux étaient issus des milieux aisés de la société, mais qui ont contribué en partie à l'élaboration des idées socialistes et communistes.

Pourquoi ces individus, Saint-Simon, Fourier, Owen, ont-ils rompu avec leur classe d'origine, la bourgeoisie ? Peut-être d'abord parce que la contradiction entre les grands idéaux que prétendait atteindre la révolution française -liberté, égalité, fraternité, droits de l'Homme et du citoyen- et la réalité, c'est-à-dire l'exploitation terrifiante des premières usines, était plus que choquante.

Alors au sein même de la nouvelle classe dirigeante, celle des industriels et des banquiers, il s'est trouvé des hommes pour contester ce fonctionnement. Et parmi eux,

certain, comme Owen, iront jusqu'à abandonner totalement leur classe d'origine et rejoindre le prolétariat.

Jusqu'en 1830, il y a vraiment peu d'ouvriers en France. Mais leurs conditions de travail sont terribles : 13 heures de travail par jour en moyenne, dans le bruit, la puanteur, l'insécurité, pour vivre dans la misère tellement les salaires sont faibles. Ils logent dans des taudis, des caves, un enfant d'ouvrier sur 2 meurt avant l'âge de 2 ans.

Après la révolution bourgeoise, c'est l'argent désormais qui assigne à chacun sa place dans la société. Et certains s'enrichissent très vite après 1789. Pour eux la liberté, c'est la liberté de faire fortune dans les banques, le commerce sur mer, dans les premières usines, et dans les multiples spéculations sur les vivres ou les fournitures aux armées. Certes la France reste longtemps un pays essentiellement agricole : en 1826, on compte 22 millions de personnes vivant de la terre sur un total de 32 millions. Il n'y a pas de chemins de fer. Mais de-ci de-là, apparaissent en France les premières concentrations ouvrières dans des usines qui utilisent les premières machines : la machine à vapeur, les machines à filer ou à tisser dans le textile.

SAINT-SIMON (1760-1825, France)
UNE VISION DE LA LUTTE DES CLASSES

Saint-Simon, qui est né en 1760 dans une famille noble a à peine 30 ans quand la révolution française éclate. Enrichi dans la spéculation et ruiné par sa vie mondaine, il écrit beaucoup à partir de 1814, et ce jusqu'à sa mort en 1825. Saint Simon a comme démarche de comprendre le passé pour prévoir l'avenir. Et étudiant l'histoire de l'Europe depuis la chute de l'empire romain, il découvre que la révolution française est aussi un épisode de la lutte des industriels contre l'aristocratie et la noblesse. Il intitule cette lutte comme celle des travailleurs (les industriels) contre les oisifs, c'est-à-dire de ceux qui ont un rôle actif dans la production contre ceux qui ne vivent que de leurs rentes ou de leurs propriétés foncières. Pour Saint-Simon, homme de la révolution, il est évident que les oisifs n'avaient plus aucune légitimité pour diriger la société. Ce qu'il traduit par l'image suivante : *“Supposez que la France perde le même jour Monsieur, le frère du roi, Mgr le duc de Berry, Mgr le duc de Bourbon, Melle de Condé... tous ses cardinaux, archevêques, évêques, tous les employés dans les ministères, tous les juges, et en plus de cela les 10 000 propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement, eh bien cette perte des 23 000 individus réputés les plus importants de l'État n'affligerait les Français que sur un plan sentimental car il n'en résulterait aucun mal politique pour l'État”*.

A l'époque, le combat entre la bourgeoisie et le prolétariat est à peine balbutiant, et Saint-Simon ne distingue pas les bourgeois des prolétaires ; il mêle dans la catégorie des producteurs à la fois les savants, les banquiers, les fabricants d'armes ou d'acier, et les teinturiers, les mineurs, les tanneurs. Mais il est un des premiers à avoir vu que les luttes politiques sont en fait des luttes entre classes ayant des intérêts opposés.

FOURIER (1772-1838, France)
UNE IDÉE DES COMPORTEMENTS SOCIALISTES

Fourier a foi en l'avenir. Pour lui, le progrès social va de pair avec le progrès technique. Il voit dans le développement de l'industrie le moyen d'apporter en même temps la lumière et les connaissances dans les coins les plus reculés. C'est la raison pour laquelle ce sera l'un des militants pour le développement des chemins de fer.

Mais il reste confiné dans son milieu social où il se contente de constituer un petit groupe d'industriels, de financiers, de personnes brillantes et éclairées.

Fourier est né en 1772 à Besançon dans une riche famille négociante. Sur la pression de sa famille, il se lance dans les affaires et, alors que l'époque est favorable à l'édification de nouvelles fortunes, Fourier, lui, se ruine complètement. Il passe alors plusieurs années de sa vie à Lyon où il voit de ses yeux l'opulence de quelques-uns s'accroître sur le dos des canuts, ces ouvriers de la soie qui vivent dans la misère. Fourier, qui consacrera dès lors tout son temps à dénoncer la misère, les vices et l'hypocrisie secrétées par la société. Il dénonce le désordre économique fruit de la concurrence, il montre que *“les manufactures prospèrent en raison de l'appauvrissement des ouvriers”* ; il dénonce les progrès techniques qui au lieu de libérer le travail enlèvent à l'ouvrier son gagne-pain de sorte que *“la pauvreté naît en civilisation de l'abondance même”*. Il sait mettre en évidence les contradictions de la société : *“Tout est vicieux dans le système industriel. Il n'est qu'un monde à rebours”*.

Fourier montre aussi qu'une des conséquences de cette *“civilisation”* comme il dit, c'est de pourrir tous les rapports familiaux, et tous les sentiments les plus profonds, comme l'amour par exemple. C'est sans doute le premier à dénoncer l'esclavage de la femme : *“Peut-on voir une ombre de justice dans le sort qui leur est dévolu ! La jeune fille n'est-elle pas une marchandise exposée en vente à qui veut en négocier l'acquisition et la propriété exclusive ?”*. Il affirme que *“l'extension des privilèges des femmes est le principe général de tous progrès sociaux”*.

Croire en la possibilité d'une amélioration de la société est une utopie d'après Fourier : *“Il n'est pas possible en civilisation de vouloir remédier à un mal inhérent à la civilisation : vouloir que cette société opère le bien sur un point quelconque, c'est vouloir que la ronce porte des roses”*.

Ennemi de la violence, c'est sur la propagande et l'exemple que Fourier pense arriver à changer la société. Il préconise la création de phalanstères, unités de production artisanale et agricole regroupant 1 620 personnes accomplissant chacune leur tâche et vivant dans l'harmonie au niveau matériel mais aussi passionnelle ou amoureuse. Et il ne doute pas qu'après un seul essai, l'exemple se multiplierait, et que l'humanité entrerait rapidement dans l'âge d'or. Seulement pour ceci, Fourier a besoin de beaucoup d'argent, et il cherche donc à intéresser des riches à son entreprise : sans aucun succès, il va sans dire. Mais Fourier comme Saint-Simon, et contrairement à Babeuf, ne se sont jamais posé le problème de relier leurs idées au mouvement ouvrier naissant.

OWEN (1771-1858 : Angleterre)

LE PREMIER TRANSFUGE QUI CHOISIT LA CLASSE OUVRIÈRE

Le troisième homme de cette série fera ce pas, c'est Owen. Lui est anglais, et il est vrai qu'il connaîtra un capitalisme plus développé que ne l'ont connu Saint-Simon et Fourier. L'Angleterre du début du siècle est un pays où l'évolution de la société est nettement en avance sur celle de la France de l'époque. C'est qu'à lieu dans ce pays une révolution industrielle : les inventions techniques se succèdent, et la production les utilise de plus en plus. En 1780, les métiers à tisser et à filer sont inventés. En 1785, Watt met au point une nouvelle machine à vapeur qui permet d'installer dans les villes les usines installées jusque-là à côté des cours d'eau qui étaient jusque-là la seule source d'énergie autre qu'animale.

En même temps les petits ateliers dépérissent, tués par la concurrence de plus grosses usines, et les artisans deviennent des prolétaires de plus en plus nombreux et de plus en plus concentrés sur leurs lieux de travail et dans les villes. A la fin de la révolution industrielle, vers 1830, une partie notable de la population est ouvrière, vivant dans des conditions abjectes, proches de celles du prolétariat des pays les plus pauvres du tiers monde à l'heure actuelle.

Robert Owen va essayer de transformer concrètement la vie des ouvriers, du moins sur une petite échelle. Né en 1771, il dirige à 19 ans 500 ouvriers et la première usine de coton fin de Grande-Bretagne. En 1800, il prend la direction des usines de coton de New Lanark en Écosse et pendant près de 30 ans, il gère cette usine de 2 500 hommes avec un succès tel qu'il lui valut une réputation européenne. L'entreprise devint un exemple au point de vue social comme au point de vue industriel. Son point de vue de départ est que le caractère de l'homme est, entre autres, le produit du milieu qui l'entoure.

Il crée donc les premières écoles maternelles où les enfants d'ouvriers vont dès l'âge de 2 ans. Alors que ses concurrents font travailler les ouvriers de 13 à 14 heures par jour, à New Lanark on ne travaille que 10 heures et demie. Suite à une crise, le travail s'arrête pendant 4 mois ; Owen continue à payer les ouvriers chômeurs. De même il fait construire des logements salubres. Tout cela n'empêche pas l'usine de New Lanark de prospérer. Owen devient célèbre aussi bien auprès des puissants de l'époque, que des militants ouvriers : dans les années 1830-1840, en Angleterre les termes owenisme et socialisme sont interchangeable.

En fait la réussite de New Lanark ne satisfait pas Owen. Il considère que ses ouvriers sont des esclaves et que leur existence est loin d'être digne de l'homme. Pendant la première partie de sa vie, Owen est un philanthrope qui essaie de convaincre le gouvernement, les puissants, d'améliorer les conditions de travail des ouvriers. C'est ainsi qu'il est à l'initiative du vote de plusieurs lois, de 1819 à 1831, sur la limitation du temps de travail des jeunes de moins de 18 ans, des femmes, ou du travail de nuit. Mais comme le fera remarquer Engels, les ouvriers ne peuvent témoigner contre leur patron sans être mis à la porte, et ces lois furent peu utiles.

Puis il aura un tournant dans sa vie : ses critiques de l'ordre en place deviennent de plus en plus marquées, il renonce à l'idée d'une réforme d'en haut avec l'appui des dirigeants, et devient communiste. Il s'aperçoit qu'il y a 3 grands obstacles sur la route de la réforme sociale : la propriété privée, la religion et la forme actuelle du mariage bourgeois. Sachant ce qui l'attend, il ne se laisse pas détourner et ne cesse d'approfondir ses critiques. Et ce qui

devait arriver arriva ; il est banni de la société officielle, enseveli sous la conspiration du silence de la presse, il perd toute sa situation sociale parmi les privilégiés.

Alors il se tourne complètement vers la classe ouvrière, et ne cessera d'y agir jusqu'à sa mort. Il organise des réunions, il publie un journal, il est à l'initiative de la première fédération de tous les syndicats anglais, il tente de créer des coopératives communistes ou communautés en Amérique qui sont d'ailleurs des échecs.

C'est à une réunion hebdomadaire organisée par Owen à Manchester qu'Engels le rencontre en 1842 alors qu'il a 72 ans. C'est par son intermédiaire qu'Engels découvre ce qu'est la classe ouvrière anglaise et prend contact avec les militants ouvriers, socialistes ou communistes. C'est sûrement à son contact qu'Engels réalise que les faits économiques constituent une force historique décisive : Owen démonte en effet certains des mécanismes du capitalisme et de la libre concurrence. Il pense que la richesse créée par le travail des ouvriers sert à enrichir les possédants. D'autre part il comprend que les crises économiques du système capitaliste sont dues à une surproduction par rapport au marché à un moment donné.

Propagandiste inlassable, agitateur, il ne cesse de vouloir convaincre et de tenter de construire d'autres modes de vie dans la société capitaliste. Profondément convaincu qu'il est possible de transformer cette société, communiste, il pense toutefois que c'est grâce à la persuasion, grâce à l'éducation qu'il sera possible de rendre un visage humain à la société. Ennemi déclaré de la violence, il est profondément convaincu que le monde nouveau sera sans antagonismes, et très en avance sur son temps il pense que ce sera vrai pour tous les hommes de toutes les nations et de toutes les couleurs.

PROUDHON (1809-1865 ; France)
"LA PROPRIÉTÉ, C'EST DU VOL"

Contemporain de Blanqui, Proudhon va représenter la source d'une tendance du mouvement révolutionnaire parallèle au communisme, l'anarchisme. Proudhon est issu d'une famille d'artisans, son père était tonnelier et brasseur dans la région de Besançon. Il travaille rapidement comme correcteur dans l'imprimerie avant de se mettre à son compte. En 1840, il publie un mémoire sur la propriété qui fait scandale chez les riches et rencontre un écho très favorable dans les milieux ouvriers et artisans de Paris et de Lyon.

Voilà ce qu'il déclare en 1840 : "Si j'avais à répondre à la question suivante : Qu'est-ce que l'esclavage ? et que d'un seul mot je répondisse : c'est l'assassinat, ma pensée serait d'abord comprise. Je n'aurais pas besoin d'un long discours pour montrer que le pouvoir d'ôter à l'homme la pensée, la volonté, la personnalité, est un pouvoir de vie et de mort, et que faire un homme esclave, c'est l'assassiner. Pourquoi donc à cette autre demande : Qu'est-ce que la propriété ? ne puis-je répondre de même : c'est le vol, sans avoir la certitude de n'être pas entendu, bien que cette seconde proposition ne soit que la première transformée ?"

Donc lui aussi attribue les désordres de la société capitaliste à la propriété privée : *"la propriété c'est du vol"* dit-il. Et il va plus loin : il montre que tout employeur s'approprie les fruits du travail collectif de ses ouvriers et que le salaire qu'il paie est juste suffisant pour assurer la consommation courante d'un ouvrier et de sa famille. Constatant que *"le peuple des travailleurs ne peut acheter ni les étoffes qu'il tisse, ni les meubles qu'il fabrique, ni les*

pierreries qu'il taille, le travailleur lit sur l'enseigne des magasins somptueux, c'est ton ouvrage et tu n'en auras pas". Il démontre en fait que le salaire est fixé en fonction des lois de la valeur, et il montre d'où vient le profit des patrons : il est tiré du travail des ouvriers.

Mais les solutions qu'il propose sont bien en retrait par rapport à ses critiques. C'est que Proudhon ne choisit pas clairement le camp du prolétariat. Il oscille entre le prolétariat et la petite-bourgeoisie. Il ne cesse de s'interroger toute sa vie sur le rôle que peut avoir ce qu'il appelle la classe moyenne, la classe des petits entrepreneurs, des petits artisans, des petits boutiquiers, à leur compte. Constatant que le développement de la grande industrie ruine et désagrège cette classe, il s'adresse tout de même à elle en l'exhortant à retrouver ses traditions révolutionnaires de l'époque de la révolution de 1789. Sa pensée n'est pas cohérente, et elle est franchement réactionnaire sur certains points : par exemple, il ne conçoit pas "*la destinée de la femme en dehors de la conduite du ménage et du mariage*".

Les idées de Proudhon ont longtemps été majoritaires dans le mouvement ouvrier français. Et Marx aura longtemps à combattre les idées anarchistes dans la 1ère Internationale.

BLANQUI (1805-1881 ; France) "QUI A DU FER, A DU PAIN"

Blanqui a donc été formé par Buonarrotti, qui était le compagnon de lutte de Babeuf. Blanqui a traversé une très longue période de l'histoire de France : près de 50 ans. Et il va connaître 3 grandes révolutions.

En 1830, au mois de juillet, éclate une émeute à Paris qui se transforme en insurrection. Pendant 3 journées qui seront appelées les "*trois glorieuses*", les étudiants révolutionnaires et les quartiers populaires du faubourg St Marceau et du faubourg St Antoine s'insurgent. Des barricades sont élevées, des combats avec l'armée éclatent, et les insurgés deviennent maîtres de Paris. Mais tout ceci avorte dans un simple changement de roi. C'est Louis-Philippe qui prend place sur le trône à la place de Charles X. Blanqui, tout jeune, a participé à cette révolution le fusil à la main.

En février 1848, les petits-bourgeois armés et les ouvriers armés de Paris dressent des barricades, s'insurgent, et le roi Louis-Philippe est renversé. Cette fois la république est proclamée. Les ouvriers sont pleins d'illusions sur ses bienfaits, mais le simple fait qu'ils soient apparus armés et déterminés dans la rue effraye la bourgeoisie. Blanqui met en garde les ouvriers contre les illusions qu'ils peuvent avoir dans la nouvelle république, et recrute sans cesse des combattants, courant les ateliers, fouillant les faubourgs. Blanqui finira par être arrêté. La bourgeoisie va effectivement réprimer sauvagement. Les ouvriers sont écrasés, l'armée ayant transformé les quartiers des faubourgs de l'est de Paris en charniers.

20 ans plus tard, en 1870, la défaite de l'armée française devant l'armée allemande débouche sur une nouvelle révolution à Paris : les ouvriers prennent le pouvoir et refusent de rendre les armes : c'est la Commune de Paris. Elle aussi finira écrasée par l'armée de Thiers. Cette fois Blanqui est absent, ou plutôt enfermé entre les mains de Thiers, pour une tentative d'insurrection qu'il avait entreprise. Et Thiers refuse de le livrer, considérant que ce serait donner aux insurgés un corps d'armée tout entier.

Au total, sur 76 ans de sa vie, Blanqui en a passé 33 en prison, pour ses idées et pour son action ; et il est vrai qu'elles ont le tranchant d'un scalpel. Au contraire de Fourier ou de Saint-Simon qui préconisent de changer la société par la persuasion, et qu'il juge être des *"pilules soporifiques contre les agitateurs populaires"*, Blanqui est pour briser l'État qu'il voit *"comme la gendarmerie des riches contre les pauvres"*. *"La question du gouvernement est une question de vie ou de mort"*, et seule une révolution est capable de faire en sorte que l'État devienne la gendarmerie des pauvres contre les riches. Car *"le lendemain d'une révolution, coup de théâtre. Non pas qu'il s'opère une transformation subite. Hommes et choses sont les mêmes que la veille. Seulement l'espoir et la crainte ont changé de camp. Les chaînes sont tombées, la nation est libre et un horizon immense s'ouvre devant elle"*. Formé très jeune par Buonarrotti, le compagnon de luttes de Babeuf, Blanqui reprend dans sa conception beaucoup de leurs idées : la révolution est pour lui un coup de main osé, qui doit déclencher le mécontentement populaire. Blanqui fera deux tentatives dans ce sens, l'une en 1839, l'autre à la veille de la Commune en 1870 ; les deux se solderont par un échec ; la population ne s'est pas soulevée. Au premier procès où il est accusé, en 1832, lorsqu'on lui demande quelle est sa profession, il répond fièrement : *"Prolétaire"*.

Il écrit en 1834 : *"La transmission héréditaire du sol et des capitaux place les citoyens sous le joug des propriétaires : ils n'ont d'autre liberté que celle de choisir leur maître ; de là sans doute cette locution railleuse : les riches font travailler les pauvres. A peu près, en effet, comme les planteurs font travailler les nègres ; il y a seulement un peu plus d'indifférence pour la vie humaine, car l'ouvrier n'est pas un capital à ménager comme l'esclave. Sa mort n'est pas une perte, il y a toujours concurrence pour le remplacer ; et le salaire, cette faible parcelle, quoique suffisant à peine pour empêcher de mourir, a néanmoins la vertu de faire pulluler la chair exploitée, et, en mettant au monde indéfiniment des enfants de pauvres pour servir les enfants des riches, de continuer ainsi, de génération en génération, ce double héritage parallèle d'opulence et de misère, de jouissances et de douleurs, qui constitue les éléments de notre société."*

Comme les capitaux, stériles d'eux-mêmes, ne fructifient que par la main-d'oeuvre et que, d'un autre côté, ils sont nécessairement la matière première mise en oeuvre par les forces sociales, la majorité, exclue de leur possession, se trouve condamnée aux travaux forcés au profit de la classe possédante. Ni les instruments, ni les fruits du travail n'appartiennent aux travailleurs, mais aux oisifs. Les branches gourmandes absorbent la sève de l'arbre au détriment des rameaux fertiles ; les frelons dévorent le miel créé par les abeilles. Tel est notre ordre social fondé originellement par la conquête, qui a divisé les populations en vainqueurs et vaincus."

Blanqui a surtout le mérite d'avoir tenté de construire un parti révolutionnaire ouvrier. Il recrute et forme un à un les membres d'une espèce de petite armée révolutionnaire très centralisée, organisée de manière conspirative pour se protéger de la police. En 1869, ils sont 2 000 hommes, tous issus des faubourgs populaires, comme des quartiers de la Chapelle ou de Ménilmontant. Une série de groupes se constituent sur une base locale, ou, ce qui est un fait très nouveau, sur la base des entreprises. Les blanquistes recrutent dans la métallurgie, et en particulier dans les 2 grandes usines de Paris de l'époque. Ils sont aussi à la gare du Nord chez les cheminots.

Pourtant, Blanqui cédera aux sirènes nationalistes lors de la guerre franco-allemande de 1870, écrivant : *"Comme je hais ce peuple. Ce peuple de brutes"*, en parlant des Allemands, ou en appelant son journal *"La patrie en danger"*.

Mais Blanqui a aussi laissé de fort bonnes choses au mouvement ouvrier. Son idée de la nécessité d'une insurrection sera explicitement reprise par Lénine en octobre 1917. Lénine ne fera simplement que faire coïncider celle-ci avec le moment optimum du mouvement des masses opprimées. Ses idées sur la nécessité pour les pauvres de s'armer : *“Traîtres seraient les gouvernements qui, élevés sur les pavois prolétaires, ne feraient pas opérer à l'instant même :*

1° Le désarmement des gardes bourgeoises ;

2° L'armement et l'organisation en milice nationale de tous les ouvriers.

Sans doute il est bien d'autres mesures indispensables, mais elles sortiraient naturellement de ce premier acte, qui est la garantie préalable, l'unique gage de sécurité pour le Peuple.

Il ne doit pas rester un fusil aux mains de la bourgeoisie. Hors de là point de salut.

Les doctrines diverses qui se disputent aujourd'hui les sympathies des masses pourront un jour réaliser leurs promesses d'amélioration et de bien-être, mais à condition de ne pas abandonner la proie pour l'ombre.

Les armes et l'organisation, voilà l'élément décisif du progrès, le moyen sérieux d'en finir avec la misère.

Qui a du fer a du pain.

On se prosterne devant les baïonnettes, on balaye les cohues désarmées. La France, hérissée de travailleurs en armes, c'est l'avènement du socialisme.

En présence des prolétaires armés, obstacles, résistances, impossibilités, tout disparaîtra.

Mais pour les prolétaires qui se laissent amuser par des promenades ridicules dans les rues, par les plantations d'arbres de la liberté, par des phrases sonores d'avocat, il y aura de l'eau bénite d'abord, des injures ensuite, enfin de la mitraille ; de la misère toujours.

Que le peuple choisisse !”

MARX (1818-1883 ; Allemagne)

ENGELS (1820-1895 ; Allemagne)

“PROLÉTAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS”

Comme Blanqui et d'autres grandes figures du socialisme du 19^{ème} siècle, Marx et Engels sont issus de milieux privilégiés. Le père de Marx était avocat ; celui d'Engels, propriétaire d'usines textiles à Brême en Allemagne et à Manchester en Angleterre. Nés tous deux en Allemagne en 1818 et 1820, ils grandissent dans une période de réaction où la censure est étouffante, l'atmosphère pesante, et toute possibilité révolutionnaire étouffée : l'Allemagne des années 1830 ressemble à la France des années d'avant la révolution. L'Allemagne est encore divisée en une multitude de petits États rivaux aux mains de rois ou de princes. Tous deux vont terminer leurs études à Berlin, l'université de Berlin étant le seul endroit qui ne ressemble pas à une caserne. Là ils fréquentent, sans se connaître encore, les étudiants contestataires de l'époque qui se passionnent pour la philosophie.

Et c'est à leur contact que Marx et Engels apprennent la façon de raisonner qu'ils garderont toute leur vie : la dialectique, qui consiste à analyser les phénomènes dans leurs évolutions et non pas de manière statique. C'est à la même époque que Marx et Engels deviennent matérialistes, c'est-à-dire qu'ils pensent que ce ne sont pas les idées qui dirigent les actions des hommes mais que c'est le monde d'abord dans lequel ils vivent qui produit et explique leurs idées.

Marx en 1842 devient le rédacteur en chef d'un journal à Cologne, critiquant résolument les conditions sociales et politiques de l'époque. Engels, alors en Angleterre, participe au journal en envoyant des articles sur la classe ouvrière anglaise. Mais ce journal très brillant ne dure que peu de temps. Le gouvernement le trouvant trop critique, l'interdit, et Marx émigre en France, pensant qu'à rester en Allemagne on attrape une mentalité d'esclave.

Lorsque Marx arrive à Paris en novembre 1843, le jeune libéral bourgeois révolutionnaire qu'il était est en train d'évoluer. A Paris, il dévore Fourier et ses critiques de la société, Saint-Simon et la lutte de classes dans l'histoire ; il rencontre Proudhon qui a juré haine à la propriété. Il découvre le communisme et devient communiste en 1844. Bientôt il parvient à l'idée que la seule force qui peut changer la société, c'est la classe des prolétaires : par toutes ses conditions d'existence, elle est intéressée à changer totalement la société, et elle en a les moyens de par sa place au cœur de la production la plus concentrée. C'est bientôt pour lui la seule classe révolutionnaire.

C'est aussi en 1844 qu'il rencontre Engels. Lui aussi est devenu communiste, en travaillant dans l'usine de son père, et en découvrant sur le vif l'exploitation sur laquelle est basée l'économie capitaliste. Marx et Engels ne se quittent plus. Pendant 2 ans, ils vont travailler de manière acharnée pour arriver à asseoir et à exposer leurs idées. Marx arrive à une théorie nouvelle sur la conception de l'histoire : c'est le matérialisme historique ; le socialisme n'est plus à concevoir comme un projet de société idéale à rechercher dans notre tête, mais comme un stade d'organisation sociale que les lois de l'évolution de l'histoire rendent possible et nécessaire. Marx a alors 28 ans, et Engels 26.

Ensemble, ils cherchent à rentrer en contact avec les organisations - on dit alors "*sociétés ouvrières*"- plutôt rares à l'époque. De Bruxelles où Marx s'est fixé après avoir été expulsé de France, il commence à diriger un important travail d'organisation, se donnant pour but de regrouper ceux qui se réclament du communisme. C'est ainsi qu'il prend contact avec Weitling qui est en 1844 un dirigeant ouvrier communiste qui a une certaine influence en Angleterre. Weitling, qui avait été en contact avec Blanqui, a des idées très confuses : la nouvelle société dont il avait élaboré le plan dans tous ses détails ne pouvait être réalisée que par la violence, mais pour renverser la société il compte sur les vagabonds, et même les brigands. Marx et Engels déploient beaucoup d'efforts pour le gagner, mais leurs tentatives aboutissent à une rupture. Mais ils arrivent à dégager un petit nombre d'ouvriers de l'emprise de Weitling.

D'autre part Marx crée à Bruxelles une société d'éducation ouvrière où il fait des conférences sur l'économie politique pour les ouvriers. C'est de Bruxelles également que Marx établit des relations avec des cercles communistes en Allemagne, à Paris, à Londres et en Suisse.

Tout ce travail finit par se concrétiser en 1847, à un congrès d'ouvriers communistes belges, anglais et allemands, qui décident de fonder une première organisation, la "*Ligue des Communistes*". Cette organisation, dont l'objectif est de faire de la propagande pour les idées communistes, est basée sur des principes de fonctionnement tout à fait démocratiques. Elle s'affirme d'emblée internationaliste, et son mot d'ordre est resté jusqu'à aujourd'hui : "*Prolétaires de tous les pays, unissez-vous*".

Novembre 1995 / Novembre 2012

Table des matières

<i>Le communisme, une idée qui vit avec l'humanité</i>	2
<i>Spartacus (71 avant J-C ; Italie)</i> <i>La révolte des esclaves qui menace Rome</i>	4
<i>Segarelli (Italie, 1260), Dolcino (Italie, 1300),</i> <i>John Ball (Angleterre 1350) : Les prédicateurs</i>	6
<i>La révolte des Taborites (Bohème, 1415)</i>	7
<i>Thomas Munzer (vers 1490-1525 ; Allemagne)</i> <i>La guerre des paysans contre le servage</i>	9
<i>Winstanley (vers 1649 ; Angleterre)</i> <i>L'insurrection des pauvres dans la révolution anglaise</i>	11
<i>Babeuf (1760-1797 ; France)</i> <i>La révolution du peuple dans la révolution française</i>	13
<i>Shakers, Harmonistes, Séparatistes (USA 1845)</i> <i>Les colonies communistes américaines</i>	15
<i>Les socialistes utopiques</i>	17
<i>Saint Simon (1760-1825 ; France)</i> <i>Une vision de la lutte des classes</i>	18
<i>Fourier (1772-1838 ; France)</i> <i>Une idée des comportements socialistes</i>	19
<i>Owen (1771-1858 ; Angleterre)</i> <i>Le premier transfuge qui choisit la classe ouvrière</i>	20
<i>Proudhon (1809-1865 ; France)</i> <i>« La propriété, c'est du vol »</i>	21
<i>Blanqui (1805-1881 ; France)</i> <i>« Qui a du fer, a du pain »</i>	22
<i>Marx (1818-1883 ; Allemagne), Engels (1820-1895 ; Allemagne)</i> <i>« Proletaires de tous les pays, unissez-vous »</i>	24